

L'Ile de Morel, exposition au Centre photographique d'Ile-de-France

L'exposition *L'Ile de Morel* au CPIF dialogue avec le réel dans une déambulation glissante, et troublante. Explorant des états suspendus, des entre-deux, ces géographies photographiques créent leur propre espace

1940, Adolfo Bioy Casares publie *L'Invention de Morel*. L'histoire d'un homme en fuite qui, sur une île déserte, découvre des événements fantastiques. Répétées à l'infini, les images des anciens habitants de l'île parcourent le paysage, figées dans un discours éternel. Le fugitif deviendra à son tour image captive...

2007, Joana Neves, commissaire de l'exposition *L'Ile de Morel*, choisit de poursuivre ce paratexte littéraire et photographique en se demandant « *comment les fictions temporelles et spatiales agissent-elles en tant que passage entre deux dimensions de la perception* ». Elle souhaitait cet arrêt sur images, clin d'oeil au livre d'Adolfo Bioy Casares : « *Le lieu du Centre photographique d'Ile-de-France est très particulier. Cet espace consacré à l'image est non fonctionnel et étonnant dans sa conception architecturale. Aucun mur n'est droit. L'espace y est très présent et presque fermé comme dans une île.* » Autour de l'image, dans l'espace tridimensionnel que celle-ci peut générer, les oeuvres des artistes et la commissaire de l'exposition déclinent cette invention du réel dans une multiplicité de propositions à la limite du fantastique, interagissant entre la surface photographique et la profondeur de signification. Donner à voir, pour un temps non consommable, énigme visuelle à élucider, à l'encontre d'une image qui consommerait l'événement dans notre société de mass-média. Chacune des oeuvres met en marche instantanément la machine du temps, questionnant, sur l'écran de nos mémoires, notre acceptation à contempler.

En entrant dans l'espace du CPIF, le spectateur fait face au *Sphinx*, photographie de Jean-Luc Moulène, image-combinaison du réel (celle de femme enceinte) et de l'imaginaire culturel (référence mythologique au sphinx). Glissant sans crier gare d'un monde à un autre, il s'agit avant tout de remarquer en savourant les détails.

Détails d'une histoire, de récits chez Manuela Marques dont la trame est également présentée à la galerie Anne Barrault. Un travail de temporalité, rythmé par couches successives, tout en virtuosité. Les photographies diffusent « *une espèce de voile, ou nous serions obligés d'en retirer chaque épaisseur, d'en dévoiler les mystères* ». Dans *Sans titre* de 1999, rien ne se passe, l'action centrale est absente, le spectateur s'attarde... et tend vers cette recherche, cette quête du voir, vers le voir (le miroir de salle de bain n'est-il pas l'image dans l'image, cette illusion de maîtrise et de compréhension du réel ?). La lecture n'est pas immédiate et désirée, seule une étrange beauté domine, porte et fait sens qui vous envahit et vous saisit. Les couleurs vertes aquatiques oppressent la vue. Cette distorsion aiguise la conscience de notre regard. Impossibilité de sortir du cadre, aucune ligne de fuite, on reste en soi-même. Un temps du regard nécessaire chez Manuela Marques. Mais aussi chez Evariste Richer. Il simule et stimule la prise de vue. Sa référence directe au film d'Antonioni *Blow-up* est une version perturbante du monde. Face au panorama *Maryon Park*, série de photos inspirées d'une scène du film d'Antonioni, la sculpture *Blow-up*, balle de tennis sur un socle, semble s'en échapper. En nous déroutant, Evariste Richer réussit à nous interroger sur le quand, comment et que regarde-t-on ? C'est en observant les différentes photos que l'on devine que quelque chose est advenu. « Rewind » du film, les déplacements du photographe à l'intérieur de *Maryon Park* invoquent un profond sentiment de désorientation qu'éprouve le spectateur. La réduction visuelle de Daniel Malhao, dont le travail est exposé pour la première fois en France, sert de prétexte à une réflexion sur les conditions de perception du spectateur. Les photographies des phares de voiture éblouissent et aveuglent. Devenir temporairement aveugle renvoie à une situation spécifique. Image autoréférentielle par excellence, elle contient tout théoriquement mais ne renvoie qu'à elle-même de façon effective.

L'Ile de Morel nous fait signe ; elle appelle à une modification du regard et nous laisse entendre :

vous ne voyez rien dans ce que vous regardez. Ou plutôt, dans ce que vous voyez, vous ne voyez pas ce que vous regardez, dans l'attente de quoi vous regardez : mettre à nu le réel. Et ouvrir le regard. L'ensemble des travaux apporte dans leur totale entièreté différents modes de transmission, transformant celui qui regarde et l'objet regardé en une alliance possible.

Adolfo Bioy Casares disait : « *La possibilité est dans le livre.* » La possibilité est dans l'image photographique, à nous d'en déjouer les vertigineuses dérives. Et sortir de captivité.

Karine Claeren

Publié le 17-04-2007 sur www.mouvement.net

L'Ile de Morel, exposition du 4 avril au 13 juillet au Centre Photographique d'Ile-de-France, Pontault-Combault.

www.cpif.net

Manuela Marques, exposition à la galerie Anne Barrault, Paris, du 10 mars au 28 avril.

www.galerieannebarrault.com